BAYARD A LA FERTÉ,

OU

LE SIÈGE DE MÉZIÈRES,

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES,

Par MM. DESAUGIERS et GENTIL,

Représenté pour la 1.re *fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, par les Comédiens de Sa Majesté, le* 13 *Octobre* 1811.

Prix : 1 fr. 50 cent.

A PARIS,

Chez M.me MASSON, Libraire, Editeur de pièces de Théâtre et de musique, rue de l'Echelle, N.° 10, au coin de celle St.-Honoré.

1812.

De l'Imp. de FROULLÉ, rue Montmartre, n.° 133.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRANÇOIS I.er, roi de France;	M. *Paul.*
BAYARD;	M. *Gavaudan.*
M.me de RANDAN;	M.me *Paul.*
Le Comte de WALBERG, } Seigneurs de la suite du Roi.	M. *Darancourt.*
Le Marquis de ROZELLI, } Seigneurs de la suite du Roi.	M. *Roland.*
THÉODORE, page du Roi;	M.me *Gavaudan.*
BOURDIN, écuyer de Bayard;	M. *Chenard.* } demi-caractère.
BRIGITTE, gouvernante de M.me de Randan;	M.me *Desbrosses.* } demi-caractère.
ISAURE, nièce de Brigitte;	M.me *Moreau.*
JACQUES, concierge d'une des portes du parc;	M. *Juliet.*

Seigneurs de la suite du roi.

Pages.

Piqueurs.

Villageois.

BRITISH MUSEUM

La Scène est à la Ferté, dans le château de madame de Randan.

Digitized by Google

BAYARD A LA FERTÉ,

OU

LE SIÉGE DE MÉZIÈRES.

ACTE I.ER

Le Théâtre représente le parc de la Ferté, fermé par une grille auprès de laquelle on voit la maison de Jacques le concierge.

SCÈNE PREMIÈRE.

JACQUES, *entre deux vins, assis à une table sur laquelle sont des verres, des bouteilles et une carte de géographie.*

CHŒUR GÉNÉRAL.

Buvons, amis, buvons tous
Au favori de la gloire :
Bayard combat pour nous !
Chantons victoire.

JACQUES.

Buvant à son auguste nom,
Qu'un Français perde la raison,
La chose est facile à croire ;
Mais jamais
De ses succès,
De ses bienfaits,
Il ne perdra la mémoire.

LE CHŒUR.

A boire, à boire, à boire !

Digitized by Google

JACQUES.

Ciel ! sur cette carte je vois
Que Mézière
Est frontière
Du pays champenois !

LE CHŒUR.

Du pays champenois !

JACQUES, *suivant du doigt la carte.*

Et si l'z'impériaux v'naient à rompre les lignes
Qui défendent ce beau pays,
Plus d' salut pour nous, mes amis,
Adieu la Champagne et ses vignes.

CHŒUR GÉNÉRAL.

D' la fureur d'un enn'mi jaloux,
Grand Dieu ! défendez notre gloire !
De Bayard dirigez les coups !
Et nous, buvons à sa victoire !
A boire, à boire, à boire !

JACQUES.

Ah ! ça, jeunes gens, maintenant écoutez-moi : (*les jeunes gens se rangent autour de lui ; on met la table de côté.*) Vous savez que si le chevalier Bayard revient vainqueur de Mézières, l'intention de notre bonne maîtresse, madame de Randan, est de célébrer son retour à La Ferté par le mariage de six jeunes garçons et six jeunes filles du village.

TOUS.

Nous le savons.

JACQUES.

Ah ! vous le savez. Savez-vous aussi que madame de Randan, qui a bien voulu m'honorer de sa confiance, a daigné s'en rapporter à moi sur le choix des époux ?

TOUS.

Nous le savons.

JACQUES.

Hé bien, vous savez tout ; mais ce que vous ne savez peut-être pas encore, c'est que les six mariés doivent être choisis parmi les garçons les plus sages ....

TOUS.

C'est moi.

Digitized by Google

JACQUES.

Les plus fidèles....

TOUS.

C'est moi.

JACQUES.

Les plus laborieux....

TOUS.

C'est moi.

JACQUES.

Les plus sobres.... (*tous se taisent, et vont poser leurs verres sur la table. Jacques boit.* Voilà pour vous, messieurs.

(*Les pères des jeunes filles se rapprochent de Jacques*). Quant aux épouses, il m'est enjoint de les choisir parmi les filles les plus modestes....

TOUS.

C'est la mienne.

JACQUES.

Les plus soumises....

TOUS.

C'est la mienne.

JACQUES.

Les plus sincères....

TOUS.

C'est la mienne.

JACQUES.

Et les plus discrètes (*Tous se taisent*). Voilà pour elles (*Il boit.*), et voilà pour moi. Vous saurez de plus que c'est aujourd'hui même que je dois prononcer d'une manière ferme et inébranlable.... (*Il chancelle.*) sur ce choix important, et donner à madame de Randan le nom des époux que ma sagesse aura désignés.

TOUS.

Pensez à moi, monsieur Jacques, pensez à moi.

JACQUES.

Paix!.. retournez à l'ouvrage (*aux jeunes garçons*),

Digitized by Google

et puissiez-vous, pour l'honneur de La Ferté, être tous au nombre des six dont le front doit être bientôt ombragé par le myrthe amoureux de la couronne... nuptiale et conjugale.

TOUS, *sautant.*

Ce sera moi ! ce sera moi ! Vive madame de Randan !

SCENE II.

Les précédens, le comte DE WALBERG, le marquis DE ROZELLI.

LE COMTE.

Quel bruit ! quels éclats indécens ! Oubliez-vous que le roi est à La Ferté, et que cette porte est celle par laquelle il sort pour aller à la chasse.

JACQUES, *alternativement aux villageois et aux seigneurs.*

Silence.... Pardon, messieurs !... c'est que.... Allons, sortez !... C'te jeunesse, voyez-vous, ça n' pense pas .... Sortirez-vous quand j' vous l' dis ... (*les poussant dehors*). Allons donc ! (*Il sort avec eux*).

SCENE III.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE.

Oui, monsieur le marquis, le règne de Bayard est près de finir, et le nôtre va commencer.

LE MARQUIS.

Nous toucherions enfin au terme des injustices dont nous avons été jusqu'à présent les victimes.

LE COMTE.

Je vous le répète, le sort du chevalier est entre mes mains.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Qui vous porte à le croire ?...

LE COMTE.

Cette lettre interceptée par un de nos avant-postes, et qui m'est adressée par l'officier qui le commande ; elle me donne la preuve la plus certaine d'une intelligence entre Bayard et l'ennemi.

LE MARQUIS.

Serait-il possible !

LE COMTE.

Lisez vous même. *Il donne la lettre au Marquis.*

LE MARQUIS, *lisant.*

« Monsieur le Général,

» Mon caractère connu me fait un devoir de ne rien » accepter des offres brillantes que vous me faites, avant » de vous avoir prouvé jusqu'à quel point je les mérite ; » vos affidés vous ont parfaitement instruit de l'état de » la place que je défends ; et le danger où l'on m'expose, » en ne me donnant que mille hommes pour résister à » une armée de cinquante mille braves commandés par » vous, ne me laisse aucun doute sur le triomphe de » mes ennemis et sur le projet qu'on a de me sacrifier. » Je vous l'avouerai, M. le Général, cette conduite in- » juste a navré mon âme, et le parti que vous m'indiquez » me paraît être le seul qui me reste à prendre. Pour » preuve de mon dévouement, sachez que demain au » point du jour j'attaquerai avec toute ma garnison le » poste de la porte de Flandres ; un combat simulé sau- » vera mon honneur, et j'aurai en devenant votre pri- » sonnier, la satisfaction de punir l'injustice et de prouver » à mes ennemis qu'on n'offense pas impunément » Bayard ».

« *P. S.* Pour que la présente vous arrive sûrement, » je vous l'adresse par trois différens émissaires. »

LE MARQUIS.

Bayard aurait écrit cette lettre ! l'irréprochable a donc enfin commis une faute ! courage, M. le comte, cet écrit, le silence allarmant qui règne sur les opérations

Digitized by Google

de Mézières, tout concourt au succès de nos desseins; j'ai fait de mon côté des découvertes importantes.

LE COMTE.

Quelles sont-elles?

LE MARQUIS.

Avez-vous remarqué avec quelle chaleur madame de Randan affecte de renchérir sur les éloges que le roi fait chaque jour de Bayard?

LE COMTE.

Elle croit faire sa cour au monarque en flattant son favori.

LE MARQUIS.

Je lui soupçonne un autre motif; et certains voyages mystérieux du chevalier à La Ferté....

LE COMTE.

Supposeriez-vous quelques rapports secrets entre la belle veuve et lui?

LE MARQUIS.

Précisément: jugez de l'avantage que nous donnerait cette intéressante découverte.

LE COMTE.

Entre nous, le but du séjour de François I.er à La Ferté ne peut être un mystère pour des yeux exercés comme les nôtres....

LE MARQUIS.

Vous avez raison; c'est pour nous un coup de partie, et si votre ressentiment est égal au mien....

LE COMTE.

En doutez-vous? (*Il aperçoit Théodore.*) Voici le page de service... il pourra nous donner les éclaircissemens nécessaires à notre projet.

Digitized by Google

SCENE V.

LE COMTE, LE MARQUIS, LE PAGE, *une lettre à la main.*

LE PAGE, *à part.*

Je n'aime pas voir ces deux hommes-là ensemble.

LE COMTE, *haut, montrant le Page.*

Tenez, monsieur le Marquis, voilà le cavalier le plus heureux de la cour.

LE PAGE.

Moi, messieurs !

LE COMTE.

Le protecteur des belles.

LE PAGE, *avec affectation.*

Toujours.

LE MARQUIS.

Leur protégé.

LE PAGE, *de même.*

Quelque fois.

LE COMTE.

Aimable confident du plus galant monarque du monde...

LE PAGE.

Confident ! ah ! messieurs, un roi dit-il son secret à un page ?

LE MARQUIS.

Non pas celui du cabinet ; mais par fois celui des petits appartemens.

LE PAGE, *à part.*

Où veulent-ils en venir ?

LE COMTE.

L'amour, de quelque rang qu'il soit, ne dédaigne pas de mettre ses messagers dans sa confidence.

LE MARQUIS.

Et peut-être même ce billet contient-il un mystère...

Digitized by Google

LE PAGE, *le cachant.*

Je n'ai le secret de personne.

LE COMTE.

Au moins, savez-vous le cacher.

LE PAGE.

Aurais-je tort?

LE MARQUIS.

Un page pourrait se permettre une légère indiscrétion sans déroger à ses principes.

LE PAGE.

Patience, monsieur le marquis, quand j'aurai vieilli à la cour, je ferai peut-être comme les autres.

LE COMTE.

Mais si l'on intéressait votre vanité?

LE MARQUIS.

Votre ambition?

LE PAGE.

Grand merci, messieurs; je ne me vends pas, je me donne.

LE COMTE.

Et à qui monsieur s'est-il donné?

LE PAGE.

Au brave, au loyal chevalier sans peur et sans reproche.

LE MARQUIS.

Et à la belle, à l'aimable madame de Randan, sans doute?

LE PAGE.

Elle est si bonne! qui pourrait ne pas l'aimer?

LE COMTE.

Surtout quand un roi en donne l'exemple.

LE PAGE, *avec enthousiasme.*

Plût au ciel, messieurs, que toute la cour prît François pr mier pour modèle.

LE MARQUIS, *ironiquement.*

Quel noble enthousiasme! monsieur le Page deviendra un de nos preux chevaliers.

Digitized by Google

LE PAGE.

Pourquoi non, messieurs? ah! que n'ai-je deux ans de plus! j'entrerais dans la compagnie d'hommes d'armes du capitaine Bayard.

LE COMTE, *à part.*

Toujours Bayard!

LE MARQUIS.

Mais cette compagnie, le chevalier ne l'a pas encore!

LE PAGE.

Qui la lui disputerait?

LE MARQUIS.

Plus d'un brave officier, non moins fidèle que lui à l'honneur et à son devoir.

LE PAGE, *les regardant.*

Je ne les vois pas...

LE COMTE.

Ce jeune homme a de la pénétration, du caractère; sortons! monsieur le marquis, insister davantage serait nous compromettre. (*Ils sortent.*)

SCENE VI.

LE PAGE, *seul.*

Ah! ah! l'ennemi abandonne la place, le champ de bataille me reste! bravo, Théodore! c'est d'un bon augure pour l'avenir... Mais Isaure ne vient point, et le roi qui m'a ordonné de glisser adroitement ce billet parmi les fleurs qu'elle va, comme à l'ordinaire, porter de sa part à madame de Randan! attendons! ma foi, vive la cour d'un roi tel que François premier pour former un page! certes, j'aurai bien du malheur si à pareille école je ne deviens pas un jour, comme disent ces messieurs, un héros de chevalerie.

RONDEAU.

Messager valeureux et tendre,
Tour-à-tour on me voit porter
Ordre aux soldats de résister,
Prière aux belles de se rendre.

Digitized by Google

Ah ! que n'ai-je déjà vingt ans !
Comme j'emploirais bien mon tems !
Et de mon doux apprentissage
Je ferais un si bon usage !
Par l'amour et la gloire instruit,
Fuyant un repos dont j'ai honte,
Pas de danger que je n'affronte,
Pas de cœur qui ne soit séduit,
D'obstacle que je ne surmonte.
Oui, fier d'agir pour mon seul compte,
Je crois déjà toucher au jour
Où faisant la guerre et l'amour,
Vainqueur et valeureux et tendre,
A mon tour je ferai porter
Ordre aux soldats de résister,
Prière aux belles de se rendre.

SCENE VII.

LE PAGE, ISAURE, *une corbeille de fleurs à la main.*

LE PAGE.

Ah ! c'est vous, ma chère Isaure !

ISAURE.

Comment, monsieur, vous êtes seul ?

LE PAGE.

En êtes-vous fâchée ?

ISAURE.

Je ne dis pas cela.

LE PAGE, *voulant prendre la corbeille pour y glisser le billet qu'il tient à la main.*

Pour qui ces jolies fleurs ? pour moi, sans doute ?

ISAURE, *retirant la corbeille.*

Sûrement, tout de suite ; non, monsieur, pour madame de Randan et par l'ordre du roi.

LE PAGE, *prenant la main d'Isaure.*

Et vous avez tout quitté pour venir me trouver ? c'est charmant !

ISAURE.

Monsieur, je vous prie de croire que je ne savais pas que vous étiez-là.

Digitized by Google

LE PAGE.

Quoi! vraiment vous ne vous doutiez pas?...

ISAURE, *à part.*

Oh! que si fait!

LE PAGE.

C'est bien mal à vous, mademoiselle, moi qui vous entends, qui vous vois, qui vous parle à chaque instant du jour, même où vous n'êtes pas....

ISAURE.

A chaque instant du jour?

LE PAGE.

Et de la nuit.

ISAURE.

Ah! par exemple, je voudrais bien être là une fois, pour entendre ce que vous me dites... mais en m'amusant à vous écouter, j'oublie l'ordre du roi, et si ma tante savait cela.... Je me souviens encore de la scène qu'elle m'a faite hier à cause de vous.

LE PAGE.

Le grand mal! si vous m'aimiez, la colère de mademoiselle Brigitte vous ferait-elle tant de peur!

ISAURE.

Ca s'rait bien plus sérieux aujourd'hui; on ne désobéit pas à un roi comme à une tante; décidément, je m'en vais, ne me retenez pas. (*Fausse sortie.*)

LE PAGE, *à part.*

Ah! mon dieu! et mon billet!... (*retenant Isaure.*) mais un moment, ma chère Isaure; il est de si bonne heure; madame de Randan repose encore.

ISAURE.

Ah! bien oui; est-ce qu'elle n'est pas tous les jours levée la première pour que personne ne voye le bien qu'elle va faire dans le village? et puis d'ailleurs, ma tante m'a bien recommandé de revenir tout de suite.

LE PAGE.

Prétexte pour vous éloigner de moi.

ISAURE.

Vous penseriez?

Digitized by Google

LE PAGE.

J'y vois clair ; depuis que le roi est ici, le joli minois de mademoiselle Isaure n'aura pu échapper aux yeux des galans seigneurs de la cour, et flattée de leurs hommages, elle aura distingué....

ISAURE.

Personne, monsieur, personne que vous, et je commence à m'en repentir, puisque vous me croyez capable....

LE PAGE.

C'est que je sais si bien comment ces messieurs s'y prennent pour séduire l'innocence.

ISAURE.

Bah! comment s'y prennent-ils donc?

LE PAGE.

Voulez-vous le savoir?

ISAURE.

Il le faut bien, pour me tenir sur mes gardes.

LE PAGE.

Débarrassez-vous d'abord de cette corbeille, et écoutez-moi. (*Il prend la corbeille, y glisse le billet et la pose sur un banc*).

DUO.

LE PAGE.

Ils vous diront : charmante Isaure,
Prenez pitié d'un cœur qui vous adore.

ISAURE.

Que faudra-t-il répondre?

LE PAGE.

Rien.
Ils prendront votre main. (*Il la prend*).

ISAURE.

Fort bien!
Que répondrai-je?

LE PAGE.

Rien encore.
Vous verrez leurs yeux s'enflammer
Du feu secret qui les agite.

ISAURE.

Je fermerai les miens bien vite.

Digitized by Google

LE PAGE.

Non, baissez-les sans les fermer.

ISAURE.

Comme cela ?

LE PAGE, *à part.*

Qu'elle est jolie !

(*Haut*).

Ils soupireront,
Puis vous diront :
Auprès de vous passer ma vie,
Serait mon désir le plus doux.

ISAURE.

Quelle folie !

LE PAGE, *tombant aux genoux d'Isaure.*

Ils tomberont à vos genoux.

ISAURE.

Mais c'est une plaisanterie !

LE PAGE.

Ensuite ils voudront déposer
Sur votre main un doux baiser.

ISAURE.

C'est alors qu'il faut me défendre ?

LE PAGE, *lui baisant la main.*

Non, vous pouvez le laisser prendre.

ISAURE.

Fort bien ; je le laisse donc prendre

LE PAGE.

Mais si, bravant votre courroux,
Dans un excès d'extravagance,
Ils cherchaient un baiser plus doux,
Comme celui-ci, voyez-vous? (*Il l'embrasse*).
Cela pourrait tirer à conséquence.
Mon enfant, défendez-vous bien !

ISAURE.

Oui, oui, je me défendrai bien ;
Je vous réponds qu'ils n'auront rien.
Ah ! voilà donc comme ils s'y prennent !

LE PAGE.

Oui, vraiment.

ISAURE.

C'est charmant ;
Qu'ils y viennent
Maintenant.

Digitized by Google

LE PAGE.

Ensemble.

On n'est pas plus docile
Que cette enfant-là ;
Ah! vraiment bien habile
Qui l'embrassera.

ISAURE.

Quelle leçon utile
Vous me donnez-là !
A présent bien habile
Qui m'embrassera.

LE PAGE, *voyant Brigitte.*

Ciel ! votre tante ! je me sauve. (*A part, en sortant.*) Le billet ira à son adresse. (*Il sort*).

SCENE VIII.

ISAURE, BRIGITTE.

BRIGITTE, *ayant vu sortir le page.*

Ah! je vous ai vu, je vous ai vu, monsieur le page; ce n'est pas la peine de courir si vite. (*A Isaure qui a repris sa corbeille*). Et vous, mademoiselle, après tout ce que je vous ai dit hier, je vous y prends encore! que faites-vous ici ?

ISAURE.

Vous le savez bien, ma tante, je vais porter cette corbeille à madame de Randan, de la part du roi.

BRIGITTE.

Vous preniez bien le chemin de l'appartement de madame ! et le roi avait-il ordonné à un page de vous accompagner ?

ISAURE.

Mon Dieu, ma tante, comme vous en voulez à ce pauvre Théodore!

BRIGITTE, *la contrefaisant.*

A ce pauvre Théodore !... un libertin, un mauvais sujet !

Digitized by Google

ISAURE.

Lui, ma tante ! oh ! bien au contraire ; car tout-à-l'heure encore il m'apprenait à craindre les hommes.

BRIGITTE.

Taisez-vous, petite sotte : voici madame qui vient de ce côté ; donnez-moi cette corbeille, sortez, et que je vous trouve à la maison en rentrant.

ISAURE.

Oui, ma tante. (*Elle va pour sortir par le même côté que le page*).

BRIGITTE (*la prenant par le bras*).

Non, par-là, mademoiselle. (*Isaure sort*).

SCENE IX.

BRIGITTE, madame de RANDAN (*une lettre à la main*).

BRIGITTE.

Ah ! mon dieu ! madame, d'où vient cet air triste et rêveur ?

Mad. de RANDAN.

Vous me le demandez, Brigitte ? encore un jour écoulé, et pas de lettre du chevalier !

BRIGITTE.

Mais, madame, si vous vous plaignez, que dois-je donc dire, moi, qui depuis le commencement de la campagne, n'ai pas reçu une seule ligne, un seul mot de M. Bourdin, son fidèle écuyer ?

Mad. de RANDAN.

Ce silence me paraît inexplicable.

BRIGITTE.

Bah ! bah ! madame, pas de nouvelles, bonnes nouvelles ! S'il était arrivé quelque malheur au chevalier, est-ce que le roi, l'armée, la France entière pourraient l'ignorer un instant ? et, grâces aux langues charitables que nous avons ici depuis quelques jours, est-ce que vous n'en auriez pas été instruite la première ?

Digitized by Google

Mad. de RANDAN.

Elle a raison.

BRIGITTE.

Je le crois bien, madame, que j'ai raison; et d'ailleurs, M. Bourdin n'est-il pas-là ? C'est que vous savez qu'il faudrait marcher sur son corps avant d'arriver à son capitaine; et sans vous le reprocher, les trois blessures qu'il reçut, il y a deux ans, à la bataille de .... de .... c'est égal, n'étaient destinées qu'au chevalier, et sans l'empressement de M. Bourdin à se précipiter au-devant des coups.... ma foi....;

Mad. de RANDAN.

Ah ! Brigitte, que me rappelez-vous-là?

BRIGITTE.

L'époque la plus belle de sa vie! aussi est-ce de là que date ce sentiment profond, ce penchant insurmontable, fruit de la reconnaissance et de l'estime qui n'attend plus que le retour de celui qui l'a fait naître, pour éclater à ses yeux d'une manière honnête et légitime.

Mad. de RANDAN *souriant.*

Quoi! sérieusement, Brigitte! votre intention est toujours de vous marier?

BRIGITTE.

Si madame veut bien le permettre.

Mad. de RANDAN.

Puisque cet hymen vous promet le bonheur, votre attachement et les services que vous m'avez rendus depuis mon enfance, me font une loi de consentir à cette union, un peu tardive, peut-être.

BRIGITTE.

Je ne me dissimule pas, madame, qu'elle nous promet plus de fleurs que de fruits.... A propos de fleurs, moi qui oubliais!..... voici une nouvelle galanterie de Sa Majesté.

Mad. de RANDAN.

Sa courtoisie ne se dément pas; quel choix heureux ! quelle fraîcheur ! (*Elle prend un paquet de fleurs.*) Un billet!

Digitized by Google

BRIGITTE.

Ah ! mon dieu ! ah ! mon dieu ! un billet sous ces fleurs !

Mad. de RANDAN.

Voyez, Brigitte ?

BRIGITTE.

En effet.... Quelle témérité ! et c'est moi ! ah ! madame ! ne me faites pas l'injustice de croire !.. Ma moralité, mes principes.... Mais, mais, voyez donc à quoi l'on est exposé !...

Mad. de RANDAN.

Tranquillisez-vous, Brigitte, et lisez vous-même.

BRIGITTE.

Moi, madame, que je me permette !...

Mad. de RANDAN.

Lisez, vous dis-je !

BRIGITTE.

Mais si cette lettre....

Mad. de RANDAN.

Il ne peut y avoir d'indiscrétion.

BRIGITTE.

Puisque madame l'ordonne.... (*Elle lit.*) Ah ! sainte vierge ! un tête-à-tête que Sa Majesté vous demande au retour de la chasse.

Mad. de RANDAN.

Un tête-à-tête !

BRIGITTE.

Oui, madame, et dont dépend, dit-il, son bonheur et le vôtre... Est-ce clair, ça ?

Mad. de RANDAN.

Qu'entendez-vous par-là ?

BRIGITTE.

J'entends, j'entends que les hommes du premier au dernier, sont tous des serpens, des monstres.... Quai-je dit !... Mon roi.... Oh ! dieux ! mais c'est égal, madame, je ne vous quitte plus.

Digitized by Google

Mad. de RANDAN, *avec dignité.*

Allons, Brigitte, c'est pousser trop loin le zèle, et faire injure au caractère du roi.... Allez tout préparer pour le recevoir.

BRIGITTE.

Quoi! madame, vous le recevrez!... Je n'ai pas de conseil à vous donner: mais si vous aviez mon expérience.... (*Madame de Randan fait signe à Brigitte de se retirer; à part en sortant.*) Cette femme-là ne peut jamais soupçonner le mal.

SCENE X.

Mad. de RANDAN, *seule.*

Encore une fantaisie du roi! je ne puis m'abuser, et cette tranquillité que j'ai dû feindre devant Brigitte est bien loin de mon âme. Le voyage de François premier à La Ferté, la préférence marquée qu'il me donne sur les dames de la cour, ses attentions délicates, tout m'explique le but de l'entretien qu'il me demande..... Bon chevalier, c'est lorsque ton sang coule peut-être pour ton roi, qu'il voudrait t'enlever le cœur de ton amie!... Mais rassure-toi, il est digne du tien!

AIR.

Non, non, Bayard, non, la couronne
N'a rien qui puisse m'éblouir.
Tout l'éclat dont brille le trône
Ne doit-il pas s'évanouir
Devant celui qui t'environne!
Et toi, que du destin l'implacable rigueur
Ravit à mon amour dans les champs du carnage,
Quel autre que Bayard aurait pu dans mon cœur
Remplacer ton image?
Tes vertus, tes travaux guerriers
Avaient fait à mon âme un besoin de la gloire;
Bayard me fut offert des mains de la Victoire;
Je crus te reconnaître à ses nobles lauriers,
Je n'ait point trahi ta mémoire!

Ciel! le Roi! évitons sa présence. (*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE XI.

LE ROI, le Comte de WALBERG, le Marquis de ROZELLI, Piqueurs, Chasseurs, suite.

LE ROI.

Vous m'avez entendu, messieurs; que rien ne soit épargné pour rendre cette fête brillante et digne de celle qui en est l'objet!

LE COMTE.

Quelque magnifique qu'elle puisse être, croyez, sire, qu'elle devra son plus bel éclat à la présence du galant monarque qui la donne.

LE ROI.

Croyez-vous que la maîtresse de ce château soit sensible à cet hommage?

LE MARQUIS.

Votre Majesté a-t-elle oublié l'heureux effet qu'a produit une pareille fête sur le cœur de la belle Diane de Poitiers?

LE ROI.

Je n'ose porter aujourd'hui mes prétentions aussi loin.

LE COMTE.

Cette méfiance sied-elle à François Ier, et l'accueil encourageant qu'il a reçu dans ce château, n'est-il pas un aveu tacite des sentimens qu'il a su inspirer?

LE ROI.

Que ne donnerais-je pas pour acquérir cette glorieuse certitude!

LE MARQUIS.

Sire, l'occasion s'en présente; le noble désintéressement de madame de Randan, et la sévérité de ses principes offrent à Votre Majesté une victoire difficile, il est vrai, mais bien digne du roi le plus aimable, et du chevalier le plus courtois de son siècle. Osez l'entreprendre.

LE ROI.

Foi de gentilhomme, messieurs, je ne connais pas de conquête plus faite pour flatter l'orgueil d'un chevalier;

Digitized by Google

mais il m'arrive rarement de me tromper sur les sentimens qui me guident auprès des dames, et je n'ai cru apercevoir en moi jusqu'ici que celui de la reconnaissance due à la grâce hospitalière et prévenante de la dame de ce château.

LE COMTE, *à part.*

Je ne prends pas le change.

LE ROI.

Au surplus, messieurs, je vous rappelle mes intentions, et je vous dispense de me suivre à la chasse, pour ne pas dérober une minute aux apprêts d'une fête dont la magnificence réclame tout votre zèle et tous vos instans.

LE COMTE.

Sire, comptez sur nous; jamais la fête de la reconnaissance n'aura plus ressemblé à celle de l'amour.

LE MARQUIS.

Vous vous y méprendrez vous-même.

LE ROI, *à part.*

Ils m'ont deviné! (*On entend le son du cor à sa suite*). Partons, messieurs.

CHŒURS DE CHASSEURS.

Au son des cors
Que tout se réunisse!
De nos accords
Qu'au loin l'air retentisse!

FINALE.

LE ROI, *à demi voix.*

Amour, toi qui dictas mon choix,
Toi, dont je chéris le servage,
Si je fus vainqueur tant de fois,
Fais que la beauté qui m'engage
Ne résiste plus à mes lois.

LES DEUX SEIGNEURS.

L'amour le soumet à ses lois;
Et si de l'objet qui l'engage
Bayard a su fixer le choix,
Sur le cœur d'un roi qu'il outrage,
Bayard a perdu tous ses droits.

LES CHASSEURS.

Au son des cors, etc.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Même décoration qu'au premier acte.

SCENE PREMIERE.

BRIGITTE, BOURDIN.

BRIGITTE.

Mais embrassez-moi donc encore.

BOURDIN.

De tout mon cœur ; par Saint-George, un soldat français aime à voir les femmes d'aussi près qu'il a vu l'ennemi. Mais je vois que nous n'étions attendus....

BRIGITTE.

De personne.

BOURDIN.

Et désirés....

BRIGITTE.

De tout le monde ; mais regardez-moi donc un peu : en conscience, je vous trouve rajeuni.

BOURDIN.

Ma foi, dame Brigitte, j'allais vous faire le même compliment ; d'honneur, vous étiez moins bien quand je vous fis mes adieux.

BRIGITTE.

Le chagrin n'embellit pas, monsieur Bourdin.

BOURDIN.

Mon départ vous a donc fait verser bien des larmes !

BRIGITTE.

Ah ! Dieu ! mais vous ne m'avez encore rien dit de votre maître, du brave chevalier Bayard, qui cependant est ce que vous aimez le plus au monde.... après moi.

Digitized by Google

BOURDIN.

Et même avant.

BRIGITTE.

Comment! avant moi!

BOURDIN.

Ne l'ai-je pas vu naître? ne l'ai-je pas élevé? n'ai-je pas dirigé ses premières armes? Aussi, depuis ce temps-là, peines, fatigues, dangers, je partage tout avec lui, excepté ses blessures qui m'auraient toutes appartenues, si le ciel eût exaucé mes vœux.

BRIGITTE.

Vous me faites trembler; est-ce que le chevalier aurait été blessé?

BOURDIN.

Autrement aurions-nous été quinze jours sans écrire à La Ferté?

BRIGITTE.

Et dites-moi, monsieur Bourdin, est-il guéri?

BOURDIN.

Sans cela serions-nous ici?

BRIGITTE.

Comment! *serions-nous!...* n'êtes-vous pas seul?

BOURDIN.

Un fidèle écuyer doit-il quitter son maître?

BRIGITTE, *élevant la voix.*

Il est ici! il est ici!

BOURDIN.

Chut!

BRIGITTE.

Comment chut!

BOURDIN.

Nous voulons garder l'incognito.

BRIGITTE.

Pourquoi donc?

BOURDIN.

Parce qu'au lieu d'être venus en fraude à La Ferté, nous aurions dû aller droit au Louvre rendre compte au roi de nos opérations.

BRIGITTE.

Hé bien, voilà ce qui s'appelle être plus heureux que sage.

Digitized by Google

BOURDIN.

Que voulez-vous dire?

BRIGITTE.

Que le roi est ici.

BOURDIN.

Le roi!

BRIGITTE.

Depuis trois jours : c'est un train! des seigneurs, des écuyers, des piqueurs, des pages!... Un entr'autres qui rôde autour de ma nièce, et qui ne me permet de dormir ni jour ni nuit; mais vous voici, monsieur Bourdin, et deux yeux de plus ne seront pas de trop pour surveiller un page.

BOURDIN.

C'est la moindre de mes inquiétudes. Je voudrais bien voir qu'une jeune barbe mît en défaut une vieille moustache comme la mienne. Mais vous m'étonnez! Le roi ici! que vient-il y faire ...

BRIGITTE.

Une partie de chasse.

BOURDIN.

Une partie de chasse! On sait quel est le gibier que poursuit un roi de vingt-deux ans chez une jeune et jolie veuve.

BRIGITTE.

Je vous assure, monsieur Bourdin, que Sa Majesté ne m'a encore rien dit qui puisse ....

BOURDIN.

Mais, dame Brigitte, ce n'est pas de vous ....

BRIGITTE.

Vous ne m'entendez pas .... qui puisse autoriser vos conjectures ...; car vous savez que c'est à la confidente que se font les premières insinuations, et d'honneur, sauf quelques corbeilles de fleurs que Sa Majesté envoie galamment à madame tous les matins ...., et un petit billet que nous avons trouvé tantôt caché....

BOURDIN.

Et que contenait ce billet?

BRIGITTE.

Silence, au moins!

Digitized by Google

BOURDIN.

Et parbleu, vous me prenez pour un autre . . . . . parlez.

DUO.

BRIGITTE.

Dans ce billet...

BOURDIN.

Dans ce billet?

BRIGITTE.

Le roi disait....

BOURDIN.

Le roi disait?

BRIGITTE.

Qu'il désirait....

BOURDIN.

Qu'il désirait?

BRIGITTE.

Soyez discret!

BOURDIN.

Je suis discret.

BRIGITTE.

Qu'il désirait....

BOURDIN.

Qu'il désirait?

BRIGITTE.

Que ce soir même...

BOURDIN.

Que ce soir même?...

SCENE II

Les précédens, LE PAGE.

TRIO.

LE PAGE, *accourant.*

Monsieur Bourdin! monsieur Bourdin!

BOURDIN.

Peste soit du petit lutin!
Je ne saurai rien encore.

BRIGITTE.

Voilà le page libertin
Qui poursuit mon Isaure
Soir et matin.

Digitized by Google

LE PAGE.

Ecoutez-moi, monsieur Bourdin;
Je vous apporte des nouvelles.

BOURDIN.

Et moi de vous j'en sais de belles.

LE PAGE.

Il ne s'agit pas de cela.
Il faut sans plus attendre....

BOURDIN, BRIGITTE.

Il faut vous taire.

LE PAGE.

Il faut m'entendre.

BOURDIN.

Mais à présent que me voilà,
Je n'ai, morbleu, qu'à vous y prendre!

LE PAGE.

Il ne s'agit pas de cela.

BOURDIN.

Aimer Isaure!

LE PAGE.

Oui, je l'adore;
Mais je vous le répète encore,
Il ne s'agit pas de cela.

BOURDIN.

Venir ainsi nous interrompre!

BRIGITTE.

Effrontément vouloir corrompre
Un cœur sans malice et sans art.

LE PAGE.

Vieux babillard!
Vieille bavarde!

BRIGITTE.

Qui, moi, bavarde!

BOURDIN.

Moi, babillard!

LE PAGE.

Ce que je veux dire regarde....

BOURDIN et BRIGITTE, *impatientés.*

Regarde, regarde....

LE PAGE.

Le salut de Bayard.

Digitized by Google

BOURDIN et BRIGITTE.

de Bayard!
Ah! mon ami, parlez, de grâce,
Mes sens de frayeur sont troublés;
Quel nouveau danger le menace?
Parlez, parlez, parlez, parlez!

LE PAGE.

Quand je veux, de ce qui se passe,
Instruire vos esprits troublés,
Comment voulez-vous que je fasse?
Si-toujours ainsi vous parlez?

BOURDIN.

Silence! dame Brigitte!

LE PAGE.

Je m'acheminais, par l'allée des oranges, vers la terrasse qui termine le parc; j'entends parler vivement, quoique à voix basse; le nom de Bayard frappe mon oreille, j'écoute.

BRIGITTE.

Qui était-ce donc?

BOURDIN.

Vous allez le savoir.

LE PAGE.

C'étaient le comte de Walberg et le marquis de Rozelli. Oui, disait le marquis, j'ai reconnu l'écuyer de Bayard; son affectation à fuir tous les regards, le mystère que j'ai remarqué dans son entretien avec la gouvernante de madame de Randan, tout me prouve que Bayard est ici, et qu'il y est incognito.... Quel motif, répliquait le comte, pourrait le déterminer à ne pas se faire connaître, si ce n'est une intelligence secrette avec la maîtresse du château? Plût au ciel, ajoutait le marquis, il viendrait lui-même se prendre dans nos filets.

BRIGITTE.

Ah! bon Dieu!

LE PAGE.

A ces mots, fier de ma découverte, je suis vite accouru pour vous instruire du complot qui se trame, et joindre mes efforts aux vôtres contre les lâches ennemis du capitaine.

Digitized by Google

BOURDIN.

Bien, jeune homme; voilà un trait qui vous fait honneur et vous réconcilie avec moi; mais je ne reviens pas de ma surprise; Bayard doit-il compter d'autres ennemis que ceux de l'état?

LE PAGE.

Ils échoueront, monsieur Bourdin.

BOURDIN.

Je l'espère; mais la bravoure franche et loyale du chevalier ne lui permet pas de soupçonner ces attaques sourdes, ces guerres mystérieuses dont les cours sont si souvent le théâtre; c'est donc à moi à parer les coups que l'envie veut lui porter dans l'ombre.

LE PAGE.

Et moi donc, monsieur Bourdin? ne m'associerez-vous pas à la gloire de cette expédition?

BOURDIN.

A votre âge en est-on capable?...

LE PAGE.

De tout, pour une si belle cause. Par quel exploit plus brillant puis-je commencer ma carrière militaire? La vôtre est presque fournie, votre moisson de lauriers est faite. Eh! que diable, monsieur, ne soyez pas si ambitieux, chacun son tour.

BRIGITTE, *à part.*

Il a vraiment du bon, et s'il était moins libertin....

BOURDIN.

Eh bien! vous êtes plus jeune, plus vif, plus alerte que moi; je vous charge d'épier les démarches de l'ennemi, d'observer ses manœuvres, et de m'instruire de ce que vous aurez découvert; tandis que moi, je l'harcellerai de mon côté, et je le poursuivrai, s'il le faut, jusqu'au pied du trône.

LE PAGE.

Nous irons ensemble, monsieur Bourdin; l'honneur que j'ai eu de commencer cette glorieuse campagne me donne le droit d'en partager avec vous les dangers.

BRIGITTE.

Courage, mes enfans, courage; voilà un dévouement qui m'électrise au point que je veux concourir avec

Digitized by Google

vous à la gloire de cette journée. N'auriez vous pas un poste à me confier ?

BOURDIN.

Parbleu, vous m'y faites penser ; mais, je vous en préviens, votre tâche sera la plus pénible de toutes.

BRIGITTE.

Tant mieux ! Il faudra donc ? . . .

BOURDIN.

Vous taire !

BRIGITTE.

Me taire !

SCENE III.

Les précédens, ISAURE, *accourant.*

ISAURE.

Ma tante ! ma tante ! je viens d'apercevoir de loin le bon chevalier, entouré de tout le village.

BOURDIN.

Mon maître ! adieu l'incognito.

BRIGITTE.

Je vole avec vous au-devant de lui. (*Ils sortent ; le page arrête Isaure qui se dispose à les suivre*).

SCENE IV.

LE PAGE, ISAURE.

LE PAGE.

Et moi, en réjouissance d'un aussi heureux retour, il faut que je vous embrasse plus tendrement que jamais. (*Il l'embrasse*).

ISAURE.

Finissez donc, monsieur, avec vos éternelles embrassades.... Au surplus, vous faites bien de les prendre, parce que, certainement, je ne vous les donnerais pas ;

Digitized by Google

je me rappelle votre leçon de tantôt, et je n'ai pas envie qu'il m'en arrive autant qu'à la petite Lise de la chanson de ma tante.

LE PAGE.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé à cette pauvre enfant ?

ISAURE.

Vous ne le savez pas ?....

COUPLETS.

Lise était à la fleur de l'âge,
Et fière d' ses appas naissans :
S' moquait des vieilles du village
Qui pestaient d' n'avoir plus quinze ans.
Pour les ravoir, leur disait Lise,
Vous donneriez tous vos écus ;
Mais, croyez-moi, ça s'rait sottise,
Quand c'est parti, ça ne r'vient plus.

Mais à force d' rallier les autres,
La pauvre Lise un jour tomba
Sous la main d'un d' ces bons apôtres
Qui vous tromp' et vous plantent là ;
Et les vieilles, pour s' venger d'elle ;
Lui dir' : « prends ton parti là d'ssus,
» L's amans c'est com' les ans, la belle,
» Quand c'est parti ça ne r'vient plus ».

Après c't' aventure cruelle,
Lise perdit l' repos du cœur ;
C'était à qui s'éloign'rait d'elle,
A'l' devint laide à faire peur ;
Et tout chacun riant d' sa détresse,
Lui disait : « regrets superflus !
» Beauté, bonheur, amour, sagesse,
» Quand c'est parti, ça ne r'vient plus ».

LE PAGE.

Voici le chevalier !

ISAURE.

Oh ! comme not' bonne maitresse va etre contente !

Digitized by Google

SCENE V.

Les précédens BAYARD, BOURDIN.

CHŒUR.

Vive Bayard, l'espoir de son pays,
L'appui du trône et l'honneur de la France !
Au grand Bayard, l'effroi des ennemis !
Respect, amour, reconnaissance.

BAYARD, *à part.*

Un page du roi !

LE CHŒUR, *reprend.*

Au grand Bayard, etc.

JACQUES.

Monseigneur, quel plus beau jour pour La Ferté, que celui où organe respectueux de toute sa population ci-présente, je puis vous témoigner en son nom le plaisir et l'orgueil qu'elle ressent de posséder dans ses murs un guerrier dont la renommée s'étend d'un atmosphère à l'autre, semblable au.... semblable à....

BAYARD.

C'est bien, Jacques, c'est bien !.....

JACQUES.

Permettez, monseigneur, je n'ai pas fini... que peut-il manquer maintenant à notre bonheur lorsque nous avons celui de posséder à la fois le plus vaillant héros de son siècle et tout ce que la cour a de plus brillant, y compris Sa Majesté avec laquelle j'ai l'honneur....

BAYARD.

Que dites-vous ? le Roi à La Ferté ! . . . .

Digitized by Google

SCENE VI.

Les précédens, LE MARQUIS, *survenant.*

LE MARQUIS.

Oui, Chevalier, ne le saviez-vous pas ?

BAYARD.

Quel contretems !

LE MARQUIS, *à part.*

Nos soupçons étaient fondés.

JACQUES, *continuant.*

Avec laquelle j'ai l'honneur, monseigneur....

BAYARD.

C'est assez, Jacques, je vous remercie ; et vous, mes amis, retournez à vos travaux et croyez que mes bienfaits reconnaîtront l'amitié que vous m'avez vouée et dont votre joie m'est un sûr témoignage.

(*Jacques et les villageois se retirent en chantant la reprise du chœur.*)

CHŒUR.

Au grand Bayard, etc.

BOURDIN, *bas à Bayard, après quelques mouvemens d'inquiétude.*)

Mon cher maître, n'oubliez pas que vous n'êtes plus ici comme au sein de votre armée, entouré de cœurs francs et fidèles.

LE PAGE, *de l'autre côté.*

De la prudence, mon capitaine !

(*Bourdin sort avec le Page.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

BAYARD, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Permettez-moi, chevalier, de vous féliciter sur un retour qui va calmer bien des inquiétudes. Nous ne doutons pas que Bayard ne soit ramené par la victoire, elle est la compagne fidèle de la valeur et du génie.

BAYARD.

Ah! de grâce, M. le marquis, épargnez-moi un langage dont on ne contracte pas l'habitude au milieu des camps, et daignez m'apprendre seulement à quel singulier hazard je dois l'honneur de trouver François premier chez madame de Randan.

LE MARQUIS.

Pouvez-vous le demander et ne connaissez-vous pas, comme nous, tout l'empire de la beauté sur le cœur de ce jeune prince.

BAYARD.

Quoi! vous supposeriez!

LE MARQUIS, *à Bayard.*

De la prudence, chevalier; le roi veut que le voile le plus mystérieux enveloppe les desseins qu'il a sur la dame de ce château.

BAYARD.

Arrêtez, M. le marquis, veuve d'un brave officier, mort au champ d'honneur, madame de Randan a hérité de ses vertus; et si elle venait à rompre un serment, fait trop légèrement peut-être, ce ne serait pas à des considérations aussi légères qu'elle en ferait le sacrifice.

LE MARQUIS.

Vous la défendez avec une chaleur!...

BAYARD.

Qui vous étonnerait moins, si vous connaissiez mieux les lois de la chevalerie.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Je les connais comme vous, mais je sais aussi que les plus brillantes réputations finissent quelque fois par se ternir. Un souffle suffit pour cela.

BAYARD.

Surtout quand il est empoisonné.

LE MAQUIS, *à part.*

Quelle âpreté dans ses réponses ! Me croyez-vous capable d'altérer la vérité ?

BAYARD.

Ce n'est point ici que je la chercherais.

LE MARQUIS.

Et si je vous disais qu'une correspondance secrette....

BAYARD.

Je vous rappelle que vous êtes chez madame de Randan.

LE MARQUIS.

Chevalier, je ne l'ai point oublié, et je crois rendre hommage à la belle veuve, en proclamant une aussi glorieuse conquete.

BAYARD.

Vive dieu ! elle n'a rien qui m'étonne ; mais qui a pu vous porter à croire qu'une correspondance : ...

LE MARQUIS.

Pardon, chevalier, mais voici l'heure où mon devoir m'appelle au-devant du roi.

BAYARD.

Un mot encore....

(*Le marquis témoigne par un geste négatif qu'il ne peut rester davantage et sort.*)

SCENE VII.

BAYARD, *seul.*

Le cruel! dans quel trouble il me laisse!.. dirait-il vrai ! et mon Amélie aurait-elle osé, aux mépris de ses sermens ?...

Digitized by Google

AIR :

Mais non, non, je connais son cœur,
Des vertus et de la candeur
Amélie est l'heureux modèle,
A ses sermens elle est fidèle
Comme Bayard l'est à l'honneur.
Si pourtant le rang suprême
Si l'éclat du diadème
Avaient ébloui ses yeux !
Douleur extrême!
Soupçon affreux !
Quand l'amitié, quand l'ardeur la plus pure
Armaient mon bras à l'ennemi fatal
Je n'aurais adoré qu'une femme parjure,
Je n'aurais servi qu'un rival!
Oh ! mon prince, tu sais toi-même
Combien Bayard est fidèle à sa foi
Et qui sut défendre son roi
Saura défendre ce qu'il aime.
Mais non, non, si j'en crois mon cœur,
Des vertus et de la candeur, etc.

SCENE VIII.

BAYARD, Mad. de RANDAN.

DUO.

BAYARD.

Heureux retour !
Bonheur digne d'envie !
Ah ! de ma vie
Voici le plus beau jour.

Mad. DE RANDAN.

Des périls où l'honneur te guide
Combien pour toi mon cœur tremblait

BAYARD, *à part.*

Non, non, ce n'est pas là
Le langage d'une perfide.

ENSEMBLE.

Heureux retour, etc.

Mad. DE RANDAN.

Que j'ai souffert de ton absence!
Chaque jour ton cruel silence
Venait accroître ma douleur.

Digitized by Google

BAYARD.

Partout, même au sein du carnage,
Ta douce et consolante image
Doublait ma force et ma valeur.

ENSEMBLE.

Mais plus de peines, plus d'alarmes!
Jouissons d'un aussi beau jour!
De l'absence, enfin, que les larmes
Cèdent aux charmes du retour.

BAYARD.

Ah! mon amie, jamais l'assurance de ton amour ne m'a fait autant de bien! et voilà celle qu'on ose calomnier!

Mad. DE RANDAN.

Calomnier! que dites-vous?

BAYARD.

Que depuis que la cour est ici, la vertu la plus pure n'est pas à l'abri de sa malignité.

Mad. DE RANDAN.

Aurait-on pu vous inspirer des doutes sur mes sentimens?

BAYARD.

Aucun. François Ier. est sans doute un rival redoutable, mais je connais sa loyauté, il respectera la dame de Bayard.

Mad. DE RANDAN.

A quel titre le roi m'accorderait-il une préférence que tant d'autres méritent plus que moi?

BAYARD.

Vive dieu! si le sort m'eût appellé au trône, madame de Randan régnerait sur la France, comme elle règne sur mon cœur.

SCENE IX.

Les Précédens, BRIGITTE.

BRIGITTE, *accourant.*

Madame, madame, le bruit du cor se fait entendre, Sa Majesté ne peut être loin.

Digitized by Google

BAYARD.

Je vole au-devant d'elle.

Mad. DE RANDAN.

Qu'allez-vous faire ?

BAYARD.

Détruire les espérances du roi par l'aveu d'un secret que je me reproche d'avoir gardé si long-tems.

Mad. DE RANDAN, *avec embarras.*

Mon ami, ce n'est peut-être pas le moment de paraître aux yeux du roi.

BAYARD.

Depuis quand Bayard craindrait-il de se montrer ?

Mad. DE RANDAN.

Le serment presque public que j'ai fait de rester fidèle au nom de monsieur de Randan....

BAYARD.

Celui de Bayard peut un jour devenir aussi beau.

Mad. DE RANDAN.

Je tremble qu'une démarche trop précipitée n'arme contre vous le caractère bouillant du roi, en contrariant des intentions...

BAYARD.

Vous lui en connaissez donc?

Mad. DE RANDAN.

Sa jeunesse peut les rendre vraisemblables.

BAYARD.

Raison de plus pour les détruire.

Mad. DE RANDAN.

Ah! mon ami, plus bas, de grâce, ou craignez...

BAYARD.

Craignez-vous-même, qu'une plus longue résistance ne justifie des bruits auxquels j'ai d'abord refusé de croire.

Mad. DE RANDAN.

Qu'a-t-on pu vous dire ?

BAYARD.

Qu'une correspondance secrette entre vous et le roi...

Mad. DE RANDAN.

Vous soupçonneriez !...

Digitized by Google

BRIGITTE.

Ah ! ciel ! pour un pauvre petit billet !

BAYARD.

Un billet !

Mad. DE RANDAN, *avec dignité.*

Le voici.

BAYARD, *après avoir lu.*

Vous aviez raison, je sens que la prudence veut que je m'éloigne, je ne serais pas maître de moi, et Bayard ne doit pas plus oublier ce qu'il doit à son roi, que ce qu'il se doit à lui-même.

(*Il sort.*)

Mad. DE RANDAN.

Restez Brigitte. (*à part*) Je l'apperçois, voici l'instant que je redoutais... lui cacher mes sentimens secrets, c'est encourager son amour, les lui avouer, c'est l'armer contre Bayard... quelle situation !...

SCENE X.

Mad. DE RANDAN, LE ROI, et sa suite, (*revenant de la chasse.*)

LE ROI.

Permettez-moi, madame, de profiter du hazard qui vous présente à mes yeux, pour vous prier d'accepter les prémices de ma chasse ; puisse cet hommage expier la faute que j'ai faite, en disposant de vos domaines sans votre permission !

Mad. DE RANDAN.

Sans ma permission, sire, n'avez-vous pas le droit de commander partout en maître ?

LE ROI.

Qui ! moi madame ! où règne la beauté, François Ier. n'a plus d'empire.

Mad. DE RANDAN, *légèrement.*

Ce langage ne peut étonner dans la bouche d'un prince pour qui la galanterie et l'amabilité sont devenues une habitude?

LE ROI.

De la galanterie! n'y verriez-vous rien de plus?

Digitized by Google

Mad. DE RANDAN.

Non ; sire, en me rendant justice et en pensant au respect que je dois à mon roi.

LE ROI.

Ah! madame, n'oublirez-vous pas un titre auquel j'ai renoncé en entrant chez vous : et François Ier. ne sera-t-il jamais qu'un souverain à vos yeux ?

Mad. DE RANDAN.

Que penseriez-vous, sire, d'un sujet assez téméraire pour perdre de vue la distance qui le sépare de son prince ?

LE ROI, *regardant fixement madame de Randan.*

Je ne vois qu'une personne au monde à qui je saurais gré de la faire disparaître.

Mad. DE RANDAN.

Une fantaisie nouvelle....

LE ROI.

Dites un sentiment qui ne finira qu'avec ma vie! et certain billet que vous avez dû recevoir...

Mad. DE RANDAN.

Je me disposais à y répondre.

LE ROI.

Quoi ! madame je serais assez heureux !...

Mad. DE RANDAN.

Sire, vos moindres volontés ne sont-elles pas des ordres pour moi ?

LE ROI.

Si ce que vous dites était vrai, madame, la cour du roi de France aurait bientôt un ornement de plus, et la Ferté céderait dès aujourd'hui à la capitale le bonheur de vous posséder.

Mad. DE RANDAN, *avec intention.*

Que peut-il manquer à la cour la plus galante de l'Europe, lorsque la belle Diane de Poitiers et tant d'autres princesses se disputent la gloire de l'embellir ?

LE ROI.

Je rends justice à leurs charmes ; mais comment leur offrir un cœur rempli de votre image ?

Mad. DE RANDAN.

(*à part.*) Cruel embarras ! (*haut*) pardonnez, sire, à mon incrédulité, mais vous n'avez pas encore acquis le droit de me persuader.

Digitized by Google

LE ROI.

Vous allez m'opposer des circonstances qui me condamnent, sans doute, mais elles vous étaient étrangères, et ce que je vous dis aujourd'hui, est le langage...

Mad. DE RANDAN.

De la cour.

LE ROI.

De la vérité, madame, foi de gentilhomme!

Mad. DE RANDAN.

Ne sait-on pas que la fidélité est la seule vertu que jusqu'ici le ciel ait refusée à François Ier.

LE ROI.

Un jour vient enfin où le cœur se fixe, et ce jour est arrivé pour moi.

Mad. DE RANDAN.

Fixer un roi de France de vingt-deux ans!

LE ROI.

Si c'est un prodige, il vous était réservé; et quelle preuve plus convaincante vous en faut-il que mon séjour à la Ferté? est-ce au moment où tout semble augmenter mes inquiétudes sur le sort de Mézières, où ma présence est peut-être nécessaire à la cour, que je me serais déterminé à la quitter, si je n'avais été entraîné à vos pieds par une force irrésistible, par un sentiment plus impérieux pour moi que la voix de la raison et le besoin même de la gloire.

Mad. DE RANDAN, *avec dignité.*

Eh bien, sire, daignez m'entendre : l'honneur d'un choix auquel je ne devais pas prétendre, la grandeur du sacrifice que vous n'avez pas craint de me faire, la franchise de votre aveu, surtout, le soin de votre renommée, tout m'impose la loi d'arrêter les progrès d'un sentiment que mon cœur s'honorerait de partager, s'il m'appartenait encore.

LE ROI.

Qu'ai-je entendu! j'aurais un rival, et un rival aimé! vous ne deviez jamais oublier M. de Randan!

Mad. DE RANDAN.

Quelle faute ne porte pas son excuse!

LE ROI, *très-agité.*

Nommez-moi le téméraire...

Digitized by Google

Mad. DE RANDAN.

Sire, vous êtes trop généreux pour vouloir abuser de ma situation. Souffrez que je me retire. (*Elle sort*).

LE ROI.

Elle me fuit! mais je le connaîtrai, et malheur à l'audacieux qui ose l'emporter sur son roi.

SCENE XI.

LE ROI, LE COMTE, LE MARQUIS, LE PAGE et BOURDIN, *dans le fond.*

LE COMTE.

Sire!...

LE ROI, *avec humeur.*

Que me veut-on?

BOURDIN, *au Page, à part.*

Ne les perdons pas de vue.

LE COMTE.

L'objet qui nous amène est de la plus haute importance.

LE ROI.

Parlez.

LE MARQUIS.

Il nous en coûte d'affliger le cœur de votre majesté, et de porter atteinte à l'estime qu'elle croit devoir aux vertus du chevalier Bayard; mais l'intérêt de l'état et notre devoir nous obligent à un aveu pénible autant que nécessaire.

LE ROI.

Quoi! messieurs, c'est vous qui accusez Bayard, et Bayard absent!

LE COMTE.

Sire, il est ici.

LE ROI.

Qu'osez-vous dire?

LE MARQUIS.

Nous l'avons vu.

LE ROI.

Il savait donc y rencontrer son roi.

Digitized by Google

LE COMTE.

Non, sire, il nous l'a avoué lui-même.

LE ROI, *à part.*

Quel soupçon!

LE MARQUIS, *avec une intention marquée.*

On dit de plus qu'il est ramené par des motifs qui ne sont point étrangers à Mad. de Randan.

LE ROI.

(*A part.*) Je n'en puis douter. (*Haut.*) Que l'on fasse venir le chevalier Bayard.

BOURDIN et LE PAGE, *avec élan.*

Sire, daignez permettre...

LE ROI, *sévèrement.*

Obéissez (*Bourdin et le page sortent*).

SCENE XII.

LE ROI, LE COMTE, LE MARQUIS.

LE ROI, *dans le plus grand étonnement.*

Bayard ici! lorsque mes ordres et l'honneur devaient le retenir à Mézières!

LE COMTE.

Sire, nous avons refusé, comme vous, de croire à la désertion du chevalier.

LE ROI.

Sa désertion?... Un pareil mot ne sortirait pas de votre bouche, si vous aviez jamais combattu à ses côtés. Quant à moi, je ne puis oublier les dernières paroles qu'il m'adressa en partant pour l'armée : « Je ne sortirai » de Mézières que sur un pont formé des corps de vos » ennemis ».

LE MARQUIS.

Il a violé son serment.

LE COMTE.

Il a trahi l'Etat.

LE ROI.

La preuve?

LE COMTE, *présentant une lettre.*

La voici.

LE ROI.

Une lettre! (*il la parcourt*).

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Vous y verrez le gage de sa fidélité à ses devoirs, et de son attachement à votre personne.

LE ROI, *après avoir parcouru la lettre.*

Qu'ai-je lu !

SCENE XIII.

Les précédens, BAYARD.

BAYARD.

Sire, je me rends à vos ordres.

LE ROI, *sèchement.*

Vous auriez pu les prévenir.

BAYARD, *à part.*

Quelle froideur !

LE ROI.

Chevalier, vous êtes à la Ferté, et je l'ai appris d'un autre que de vous-même. Que signifie ce mystère ?

BAYARD.

Sire, cet accueil....

LE ROI, *vivement.*

Répondez.

BAYARD.

Est-ce mon prince, ou mon juge qui m'interroge ?

LE ROI.

L'un et l'autre. Etait-ce dans ce château que Bayard devait se rendre en quittant l'armée? Son poste était à Mézières, ou auprès de son souverain qu'il ne cherchait pas ici.

BAYARD.

Il est vrai, sire, j'ai été surpris d'y rencontrer mon roi ; mais des motifs qui trouveront sans doute grâce auprès de votre majesté...

LE ROI.

Je n'en connais pas qui excuse l'oubli du devoir.

BAYARD.

Est-ce bien à Bayard que s'adresse un pareil langage?

LE ROI.

On vous accuse... (*Bayard ôte son épée et la présente au roi*). Chevalier, que faites-vous ?

Digitized by Google

BAYARD.

Dès que le premier soupçon s'élève contre moi dans le cœur de mon roi, mon épée ne m'appartient plus.

LE ROI.

Oubliez-vous qu'elle fut la mienne, et que c'est moi qui vous l'ai donnée.

BAYARD.

Je la tiens de François Ier., de mon frère d'armes; c'est au roi de France que je la remets aujourd'hui.

LE ROI.

Elle fut jadis le prix de votre courage et de votre fidélité.

BAYARD.

Je la rends aussi pure que je l'ai reçue.

LE ROI, *fièrement.*

Je la refuse; je saurai la redemander, si je le juge nécessaire. (*Lui donnant la lettre*). Connaissez-vous cette écriture?

BAYARD, *surpris.*

Comment se fait-il que cette lettre....

LE ROI.

Connaissez-vous cette écriture?

BAYARD.

Oui, sire, c'est la mienne.

LE ROI, *anéanti et laissant échapper la lettre.*

Il l'avoue!

LE MARQUIS.

Pourrait-il le nier, lorsqu'au moment où Mézières est presque sans défense...

LE COMTE.

Où nos frontières sont menacées d'une invasion certaine.

LE ROI, *à Bayard.*

Comment justifierez-vous cet abandon précipité de votre poste, à l'instant où vos soldats avaient le plus besoin de leur chef?

BAYARD, *avec calme et dignité.*

Sire, j'avais cru qu'il était de mon devoir de venir annoncer le premier à mon roi la levée du siége de Mézières.

LE COMTE et LE MARQUIS.

Serait-il possible!

Digitized by Google

LE ROI.

Le siége de Mezières est levé!...

BAYARD, *avec chaleur.*

Oui, sire, depuis vingt-quatre heures; et cette lettre dont la malignité avait voulu se faire une arme contre moi, n'avait pour but que d'accélérer la défaite de l'ennemi, en l'éloignant, par un faux avis, du point que je voulais attaquer, et de protéger l'entrée d'un convoi qui assurait la subsistance de la garnison et de la ville entière. Le sort a couronné mes espérances : j'ai vu cinquante mille hommes fuir devant mille Français. Voilà, sire, comme Bayard trahit son prince et sa patrie.

LE ROI.

Viens, Bayard, digne appui de mon trône, ta cause était jugée d'avance dans le cœur de ton roi. Désormais c'est entre nous à la vie et à la mort.

BAYARD, *se jetant aux genoux du roi.*

Sire!

SCENE XIV ET DERNIÈRE.

Les précédens, Mad. DE RANDAN, LE PAGE, *ensuite* BOURDIN.

Mad. DE RANDAN.

Que vois-je! mon époux aux genoux du roi!

LE ROI, LE COMTE et LE MARQUIS.

Son époux!

BAYARD.

Oui, sire, daignez me pardonner un secret...

Mad. DE RANDAN.

Dont mes prières ont vingt fois arrêté l'aveu prêt à lui échapper. Je suis la seule coupable.

LE ROI.

Chevalier, deux victoires en un jour, c'est abuser du privilége de l'amitié.

BAYARD.

Que l'une plaide la cause de l'autre!

Digitized by Google

LE ROI.

Bayard était le seul rival que l'on pût opposer à François Ier. (*Montrant madame de Randan.*) Tu mérites cette récompense.

BAYARD.

C'est la plus belle que je puisse obtenir.

LE COMTE et LE MARQUIS, *à part.*

Sa victoire est complette, sortons, (*fausse sortie*).

LE ROI.

Restez, messieurs; il vous en a tant coûté d'accuser le chevalier, qu'il vous sera doux d'être témoins de son triomphe.

CHŒUR.

Chantons, célébrons deux vainqueurs
Aussi vaillans qu'irréprochables;
Dans l'histoire, comme en nos cœurs,
Leurs noms seront inséparables.

LE ROI.

O toi, de qui je tiens le rang de chevalier,
Au nom de la reconnaissance
Et de mon peuple entier,
Reçois le prix de ta vaillance.

(*Il ôte son cordon de Saint-Michel, et le passe au cou de Bayard.*

LE PAGE, *survenant.*

Pour se livrer à la gaîté,
Et pour que la fête commence,
On n'attend plus que la présence
De votre majesté.

LE ROI.

Allons donc satisfaire à leur impatience.
François et Bayard sont l'effroi
Des ennemis et de l'envie;
Leurs cœurs sont unis pour la vie.
Vive Bayard! vive le roi!

FIN.

Digitized by Google